3

DERNIERES PENSÉES

DU

GRAND FRÉDÉRIC,

ROI DE PRUSSE,

Écrites de sa main à Berlin, en 1786.

SE VEND A PARIS,

Chez CHAMPELLE Éditeur, chirurgien, rue Neuve-Saint-Augustin, N°. 9.
DESENNE, libraire, Palais du Tribunat, galerie de pierre. N°. 2.
Et chez tous les marchands de Nouveautés.

AN XIV. — 1806.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

AVIS.

On prévient le Public, que, pour éviter les contrefaçons, il ne sera délivré que des exemplaires signés de la main de l'éditeur. Campelle

DERNIERES PENSÉES
DU
GRAND FRÉDÉRIC,
ROI DE PRUSSE,
Écrites de sa main à Berlin, en 1786 (1).

Pièce nécessaire; principalement a tous ceux qui possèdent ses ouvrages posthumes.

Mes maux deviennent tous les jours plus sérieux, ils sont de nature à ne pas

(1) Champelle chirurgien, éditeur de cette petite brochure, a cru faire un véritable cadeau à tous ceux qui respectent la mémoire du Grand Frédéric en rendant publiques ces pensées inédites, copiées d'après un manuscrit de la main de ce prince philosophe, et qui lui fut confié il y a long-tems, par le duc de Mecklembourg, ami intime et parent de Frédéric.

me laisser vivre plus long-tems, à l'âge où je suis, ils font des progrès rapides; dans quelques mois, dans quelques semaines, dans quelques jours peut-être je n'existerai plus; j'envisage ce moment, et je me défends contre la peine qu'il me cause, en attendant qu'il arrive, je pense et je réfléchis: la vie est dans la pensée, et j'écris aujourd'hui celles qui me viennent parce qu'elles peuvent être utiles, et que l'on jouit mieux des pensées que l'on arrête sur le papier, que de celles qu'on laisse échapper. D'ailleurs mes défaillances m'en font perdre le fil, il me faut du tems pour le retrouver, et je n'ai plus de tems à perdre; je me demande à moi-même si je regrette beaucoup la vie; les maux et les infirmités m'en détachent insensiblement; mais la douceur de régner despotiquement sur cinq ou six millions de sujets, la jouissance d'une espèce de gloire acquise par des années de peines et de travaux, me ramènent à ce sentiment commun de souhaiter ma conservation;

lorsque je souffre je vois approcher ma fin sans peine, l'avenir ne m'offre plus que des maux et des infirmités, et un roi vieux et malade n'a plus qu'une existence assez triste pour lui et pour ses peuples. Je jouis cependant encore fort bien de la mienne, quand les souffrances m'en laissent la liberté ; je fais le bien que je crois juste et nécessaire, et je ne permets de mal que celui qui est utile au gouvernement. Je porte mes regards alternativement sur le passé et sur l'avenir, je vois d'un côté un règne de quarante-cinq ans, assez bien rempli, et de l'autre une place assez distinguée dans les fastes de l'histoire. Aujourd'hui ce sont mes jouissances et je suis content. J'emporte le surnom de *Grand* que mes sujets, les poëtes et les almanachs m'ont donné ; je ne sais si la postérité me le conservera ; je puis le croire en me comparant à ceux qui l'ont obtenu. J'ai fait des conquêtes, j'ai résisté aux revers de la fortune, et à un grand nombre d'ennemis. Je n'ai pas fait

plus de mal qu'un autre, et je crois avoir rendu meilleur le sort de mes sujets. C'est le caractère des rois qui fait le bonheur ou le malheur des peuples. Dans les maux que ceux-ci sont appelés à souffrir, on peut sans doute compter le règne d'un roi conquérant. Cependant, il n'est pas indifférent pour une nation de jouir d'une certaine gloire, et des conquêtes qui augmentent la puissance du souverain sont des biens qui entrent dans une famille, lorsque le gouvernement est sage et économe, et il doit l'être s'il veut conserver ce qu'il a acquis. On doit plaindre les sujets d'un prince faible, borné, ignorant, bigot. Ils ont à craindre et leur prince, et leurs voisins. Le sort qui fait les rois laisse leur caractère, leur tempérament au hasard des circonstances, et rarement il s'accorde avec les moyens de rendre un peuple plus heureux et plus florissant. La nature m'avait donné un esprit actif, une mémoire heureuse, et une disposition à la philosophie et au travail. Les premiers mots

qui frapperent mon attention furent les éloges que j'entendais faire de Charles XII : l'Europe retentissait encore du bruit de ses exploits, il m'inspirait l'intérêt et l'admiration ; et lorsque le bon Jordan voulait me représenter l'excès de son ambition et la folie de sa bravoure, je lui répondais par une épigramme sur les grands grenadiers. J'ai reconnu ensuite la sagesse de ses raisonnemens, mais alors je ne pouvais m'empêcher de condamner le feu roi de s'être ligué avec le Dannemarck et la Saxe pour assiéger le héros dans Stralsund. C'étaient les idées de la jeunesse ; j'étais élevé dans une cour soumise à une étiquette rigoureuse, dont l'esprit était minutieusement militaire, et dont la politique avait pour base l'économie. Je souffris bientôt de la sujétion qui était imposée au prince royal ; je voulais voir, je voulais connaître et m'instruire, je m'élevais contre les entrâves que l'on m'imposait ; j'aimais l'étude, je cultivais la littérature et les connaissances utiles et agréables. L'activité de mon esprit trouvait

particulièrement un aliment dans les ouvrages qui avaient pour objet la philosophie et l'histoire. J'aimais la langue française ; la politesse, la facilité de ce langage contrastait pour moi avec la rudesse de l'idiôme allemand. J'eus l'ambition de parler parfaitement français, et même la vanité de faire des vers dans cette langue. Les premiers, quoique très-médiocres, furent cependant assez bons pour flatter un prince allemand. Mes facultés poétiques se développèrent mieux ensuite ; et Voltaire à qui je confiai quelquefois mes poésies, avait très-peu de corrections à faire pour la pureté de la versification. Je me livrais entièrement à ce genre d'occupation ; je lisais avec passion, j'écrivais avec plaisir, j'entretenais des correspondances avec des gens d'esprit et de réputation, je leur adressais des vers ; les premiers ouvrages de Voltaire avaient excité mon admiration ; je le regardais déjà comme le premier génie du siècle. Bientôt toutes ces occupations ne me suffirent point, j'eus envie de voyager ; le

roi n'approuvait aucun de mes goûts ; il ne voyait dans les hommes que des soldats et des sujets, et s'il attirait des français dans ses états, c'était pour en faire des allemands. Mon envie de voyager fut hautement condamnée ; le projet que j'en fis fut regardé comme une rébellion, et il fut arrêté dès les premiers pas. Les voyages d'un prince royal étaient contre l'étiquette, et contre les idées reçues ; ceux du Czarowitz n'en avaient pas fait changer. Mes ressources à Custrin (1) furent encore la lecture, l'étude et les occupations d'esprit. Je m'appliquai à la musique, pour laquelle j'avais beaucoup de goût et quelque talent. Composer de la musique a été un de mes plaisirs ; je n'ai pas toujours été content de mes succès, et cent mille hommes ne peuvent pas empêcher un parterre de bâiller. Combattre Machiavel, était digne de mon envie d'écrire et d'écrire en français. Dans l'espèce

(1) Citadelle ou prison d'état située dans un marais.

de persécution que j'essuyais il n'était pas indifférent de faire connoître la façon de penser d'un prince qui était appelé à régner. Quoique les principes de Machiavel soient ceux suivant lesquels se conduisent nécessairement les souverains de tous les états, ils portent un caractère de dureté, et d'intérêt personnel qui révolte, et qui doit en faire rejetter la théorie, et le système qui paraît en résulter. La réputation d'une bonne morale est aussi importante pour les princes que pour les particuliers. La défiance qu'inspire le caractère fait bientôt naître les ligues et les alliances ; le succès qui justifie tout n'est jamais assez assuré: il est un hasard dans les circonstances que l'habileté ne peut prévoir. Il faut au moins lorsqu'il est contraire qu'il n'ait pas l'aîr d'être une punition.

L'anti-Machiavel ne parût que quelques années après; le manuscrit en fut confié à Voltaire; ce qu'il voulut y ajouter il le fit, et le fit imprimer à la Haye par une autre voie. Mon mariage fut une des conditions de

ma sortie de Custrin ; le roi vint l'exiger lui-même, et je cédai à ce que je craignais de plus. La nature ne m'a fait ni galant, ni chasseur, ni gourmand. J'ai connu le plaisir des femmes, et il a eu peu d'attraits pour moi ; là dedans, la nature n'a pas été assez parfaite pour mes sens. J'ai méprisé les moyens de conserver l'espèce humaine, et l'amour m'a toujours paru pitoyable. J'ai vu quelques femmes à Custrin, d'abord par curiosité, bientôt venait l'ennui, et ensuite elles m'inspiraient le dégoût. Le moral de l'amour, sur-tout, n'est jamais entré dans mon imagination ; les femmes ont toujours été sans pouvoir sur moi ; je n'ai pas su me soumettre à l'avantage qu'elles ont sur les hommes dans les plaisirs ; j'ai fui cette dégradation dont elles profitent toujours quand elles ont de l'adresse ; elles s'en sont vengées par des conjectures, les mauvais esprits les ont secondées, je les ai méprisés les uns et les autres : je ne puis souffrir un être faible qui domine. Je comprends ce qui, chez quelques nations, a fait placer les femmes

dans une sujétion totale ; ce sentiment, je l'ai éprouvé même dans la société ordinaire des femmes. J'ai vu qu'elles mettent partout les petites passions qui écartent la raison, et qui ramènent tout à l'amour-propre et à la galanterie. Il en est cependant, qui méritent d'être distinguées ; la reine mère était d'un caractère vraiment aimable ; la margrave de Barheit, ma sœur, avait infiniment d'esprit, elle était au-dessus de son sexe par sa raison et sa philosophie, elle avait toutes les graces du sien. Mad. de B. avait aussi un esprit charmant et très-cultivé: avec ces femmes j'ai goûté véritablement le plaisir de la conversation et de la société. Madame de B**. avait un mari et un amant, c'était trop de choses entr'elle et moi : quoiqu'il en soit, il n'y a jamais eu dans mon esprit un vide à placer le besoin des femmes. Le roi, séduit par les invitations de Sckeudorf, s'était rendu à Prague auprès de l'empereur ; il n'en rapporta que les regrets d'avoir donné le spectacle d'un inférieur qui va voir son supérieur ;

que la certitude que les promesses qu'on lui avait faites, étaient vaines, et que le projet de marier son fils à la nièce de l'impératrice..... (*Il y a ici une lacune.*)..... Mon mariage fut un événement de la vie du prince royal, mais point le commerce d'un sexe avec un autre. Les noces qui se firent je crois, par économie, chez le prince de Wolffembuttel, ne m'inspirèrent que de l'ennui : la princesse royale jouit de la part de son époux de tous les regrets que méritaient ses vertus, sa dévotion, et la soumission à ses devoirs. Son caractère sérieux et disposé à la tristesse, n'empêcha point de sentir qu'elle méritait d'être plus heureuse. Je gagnai la liberté de vivre loin de la gêne d'une cour dont l'esprit était entièrement soumis à la discipline militaire, où tout était compassé sur la règle du service. Le roi aimait l'ostentation militaire, il établissait la force de son armée sur la haute taille des hommes, et sur l'exactitude machinale des manœuvres. Tout respirait cet esprit de subordination

extrême. Plus libre à Ruspin, je m'y livrais à mon goût pour la lecture et pour l'étude; je m'appliquais à la musique, où je voulais exceller, à la poésie française, sur laquelle je voulais acquérir de la facilité, et à l'histoire, que je voulais connaître profondément. Je fis le plan de quelques opéras, et je traçai celui de l'histoire de Brandebourg. Je paraissais peu à la cour ; lorsque j'y étais, je cherchais à m'entretenir avec les gens de lettres; j'aimais la conversation du vieux prince d'Anhalt-Dessau : son esprit rude et presque féroce me plaisait ; c'était un vrai vandale, on retrouvait chez lui le caractère que leur donne Tacite. Mes occupations furent interrompues par un voyage avec le roi à l'armée impériale sur le Rhin, il voulait jouir de la beauté de ses troupes, et nous eûmes la mortification d'être témoins de la prise de Philisbourg, sous les yeux du prince Eugène : les dernières étincelles de son génie, se bornèrent à conserver les forces de son maître, qu'une victoire même eut pu trop affaiblir. Je vis l'armée

française; je fus frappé de la misère et de la bravoure du soldat français; je compris la nécessité d'une discipline exacte et sévère, avec des soldats dont la soumission est le principal caractère : dans ce voyage, je pus très-peu satisfaire ma curiosité, je fis connaissance..... (*ici il y a plusieurs lignes indéchiffrables.*)..... La santé du roi devenait tous les jours plus mauvaise; cependant, il veillait avec soin à toutes les parties de l'administration, les colonies d'étrangers établies, les fabriques privilégiées, l'économie dans les finances; tout était ordonné et suivi avec sagesse, le roi portait par-tout son goût pour la discipline militaire, et l'état était gouverné par les mêmes lois que l'armée. La passion pour les soldats de haute taille, fut plus que jamais celle des dernières années de sa vie; procurer un géant, faire l'éloge des grands grenadiers de Potsdam, était un moyen sûr de faire sa cour. Une fois que l'on exaltait l'excessive beauté de ce corps, je demandai quels exploits il avait fait, et à quelle fa-

tigue il était propre. Le silence succéda à ma question, le sérieux se peignit sur les physionomies, et je vis que ma demande était regardée comme un blasphême. Cependant, j'avais attention que mon régiment d'infanterie fut un des plus beaux de l'armée. J'ai eu occasion de reconnaître que la tenue minutieuse et exacte du soldat, contribue infiniment à la discipline. L'homme est plus qu'on ne pense disposé à être machine, et autant qu'on le peut, il faut mettre l'habitude à la place de la réflexion. J'espérais bien qu'un jour ces soldats si bien tenus, si bien exercés, feraient mieux que des parades.

Une armée de soixante mille hommes, parfaitement disciplinée, un trésor rempli, une administration sûre et tranquille, laissaient au successeur du roi, les moyens d'entreprendre ce que les circonstances offriraient de favorable, elles se présentèrent bientôt; les grands grenadiers furent réformés, et l'armée fut augmentée d'un tiers avec beaucoup de promptitude et de faci-

lité ; l'envie d'avoir des grands hommes pour soldats, les avait fait rechercher par toute l'Europe, il s'en était formé l'art de faire des recrues. Cet art, qui tire les hommes de tous les pays voisins, et qui emploie tous ceux qui peuvent l'être, a été conservé et perfectionné avec soin. L'armée d'un état doit être regardée comme le réservoir de ses forces, qui souffre une déperdition journalière, à laquelle il faut suppléer par un entretien journalier; et l'orsqu'il ne se fait qu'aux dépens des habitans du pays, l'armée au lieu d'être le soutien d'un état, en devient le vampire, et si le soldat est condamné au célibat, c'est bien plus d'un homme que chaque soldat coûte à l'état. Mon infanterie n'a jamais été composée que d'environ un tiers de sujets Prussiens, les deux autres ont été fournis par la Pologne, par la Saxe, par les autres provinces d'Allemagne, et beaucoup par la France. La conduite observée avec les recrues étrangères, et la police établie, empêchent la désertion. A la paix et après les exercices, les sujets du

pays sont renvoyés chez eux, et repeuplent les campagnes.

Fréderic premier avait soutenu la majesté du trône par le luxe, l'éclat et la magnificence. Fréderic-Guillaume a donné une vraie solidité à sa puissance ; il restait à leur successeur à faire valoir des prétentions justes, à agrandir ses *états*, et à faire sentir à l'Europe de quel poids il devait être dans la balance politique. Il en coûta d'abord quelqu'argent à l'évêque de Liège, pour quelque partie de la succession d'Orange que la cour de Vienne n'avait pas voulu garantir, malgré ses promesses, et la hauteur avec laquelle le roi avait été reçu à Prague n'avait pas été oubliée; cependant, il fallait attaquer une puissance dont l'armée nombreuse et aguerrie avait combattu et été si souvent victorieuse sous le prince Eugêne, et dont les généraux avaient été ses élèves. Une ou deux batailles décidaient du sort de la guerre; l'armée prussienne était encore peu formidable par son peu d'expérience, et elle paraissait bien

bien plus avoir été formée pour la parade que pour une guerre difficile. Mais tel est l'avantage de la discipline, qu'elle supplée à l'expérience, et de ce côté-là il n'y avait rien à desirer. Les généraux Schwerin et le prince Anhalt ajoutaient à ma confiance. Je connaissais leur habileté et leur valeur; la conquête de la Silésie fut facile, et une campagne heureuse suffit pour aguerrir des troupes disciplinées. A la bataille de Molwitz, mon infanterie devait nécessairement avoir la supériorité, par la célérité de son feu, par la précision de ses mouvemens, et par la promptitude de ses manœuvres. Il n'en était pas de même de la cavalerie; les vieux cuirassiers autrichiens, accoutumés à combattre contre les Turcs, devaient naturellement avoir l'avantage sur la cavalerie prussienne, qui connaissait peu encore l'art de combattre. Si Neuperg fut resté derriére le village de Molwitz, et se fut borné à soutenir la cavalerie, je ne sais à quoi en serait aujourd'hui la puissance prussienne. L'effet d'une première victoire

ne peut être mesuré, celle de Molwitz fit connaître mes forces, et celle de Czaslau en fut une suite; la paix assura le succès de mes armes. Depuis, j'ai eu deux fois à soutenir les forces réunies de deux empires qui eussent pû chacun engloutir le marquis de Brandebourg; la fortune et le courage m'ont soutenu. Jamais mes ressources n'ont été épuisées, le trésor n'a jamais manqué d'argent, ni le pays d'hommes. L'art de porter la guerre dans le pays ennemi, et d'en tirer des hommes et de l'argent, y a toujours pourvu. Après les campagnes de 59 et de 60, il y avait encore des forces pour résister à tous les ennemis, et une troisième fois la paix fut faite d'une manière avantageuse. Celle de 63 laissa des facilités pour l'arrondissement du royaume de Prusse, par les arrangemens qui ont été faits ensuite. Si cette acquisition, qui ne coûta point de sang; n'était pas fondée sur une justice rigoureuse, elle l'était sur la raison, qui demande que des peuples voisins ne soient pas entravés par des limites indécises, et enclavées les

unes dans les autres. La morale a des ressources pour tous les hommes, elle ne saurait en manquer pour les rois, et les convenances territoriales peuvent entrer dans ces principes, comme contribuant au plus grand bonheur des peuples.

Je laisse à mon successeur un patrimoine que j'ai augmenté, une puissance solide et respectable, une armée de cent cinquante mille bons soldats, des généraux habiles, un trésor rempli pour soutenir au moins trois campagnes, même malheureuses, un peuple qui aime son roi, une administration sûre et facile, et une nation respectée de ses voisins. Le prince royal mon neveu, a l'esprit juste, l'ame ferme et tranquille : qu'il maintienne la puissance que je lui confie, et son règne sera glorieux. Il ne doit aspirer à aucune conquête aujourd'hui, étendre sa domination, ce serait l'affaiblir; il attendra la réunion des margraviats d'Anspach, de Barheit et de Schwed, et dans l'avenir, il profitera de quelque circonstance favorable pour échanger les duchés de Berg

et de Juliers et le pays de Clèves contre quelque partie du Mecklembourg.

On ne verra plus de longues guerres, les nombreuses armées avec lesquelles il faut entrer en campagne et soutenir la guerre, les frais immenses qu'elles exigent, ont bientôt épuisé les plus grandes puissances. On sera toujours obligé de faire la paix au bout de six ou sept campagnes, et je laisse de quoi les soutenir sans ruiner le pays; avec ces idées je meurs tranquille.

En réfléchissant sur le bonheur des rois, je crois avoir été un des plus heureux: j'ai joui amplement de toutes les facultés que la nature m'avait accordées. Si j'ai eu quelques faiblesses d'amour-propre, j'ai eu aussi des jouissances. Dans les différens genres où j'ai cherché des succès, la poésie française est ce qui m'a donné le plus de peine, et de mes ouvrages, ce sont ceux qui passeront le moins à la postérité. Le tems le plus heureux de ma vie, est celui où, encore prince royal, j'étais devenu plus libre, et où, n'ayant ni peine, ni soucis, ni aucun

soin pénible, je me livrais au goût que j'avais pour les occupations de l'esprit et pour les talens agréables; loin de la cour, je m'y livrais en liberté; à Rupin j'ai eu des momens heureux. Le tems le plus agréable, a été celui où, après la paix de 48, qui assurait mes conquêtes, je pus me livrer aux soins du gouvernement, auquel je voulais faire les changemens et les réformes que me dictaient la raison et la philosophie. Je rendis les lois plus simples, plus uniformes, j'abrégeai les procès, je facilitai les mariages, je favorisai l'agriculture et les manufactures, j'ajoutai encore à la liberté de conscience, j'assurai le bien-être du soldat, j'introduisis les fêtes et les plaisirs à la cour: j'avais un bon opéra et une musique excellente, j'attirai auprès de moi les savans et les hommes d'esprit. Vivre en liberté avec des gens aimables, a été le plaisir auquel j'ai été le plus sensible, c'est trop difficilement celui des rois. J'appelai Voltaire, je l'admis à une société familière; sa gaieté, ses saillies, l'aménité de son esprit, nous faisaient passer des momens dé-

licieux; avec lui étaient Algaroti et Maupertuis, mais ils étaient bien loin de fournir les mêmes agrémens. Bientôt j'eus à souffrir de l'inégalité de l'humeur de Voltaire; adorable quand il voulait plaire, il n'écoutait rien dans ses momens d'humeur, et les grâces et les honneurs ne l'attachaient point par la reconnaissance. Jaloux, et voulant jouir exclusivement; il ne savait pas mettre certaines bornes à son esprit. J'avais rapproché les barrières qui nous séparaient, il voulut les franchir; je vis que le despotisme des hommes de génie était encore pire que celui des rois : je fus obligé de l'éloigner : ce ne fut ni pour mon linge sale qu'il avait à blanchir, ni pour les bétises de Maupertuis. Voltaire oublia que son ascendant ne devait pas aller au-delà des agrémens de la société, et que la familiarité d'un roi ne va pas chercher l'oubli de son amour-propre : il me quitta avec légèreté, il ne fit rien pour rentrer en grâces; je le punis à Francfort des regrets qu'il me laissait; il en fut vengé, parce que ne pouvant me passer d'un

esprit comme le sien, je recommençai une correspondance avec lui.

Les momens brillans dont j'avais joui après les batailles de Rosbach et de Lissa, qui furent suivies de Breslau et de Liegnitz, rendirent plus sensibles les malheurs de la bataille de Cunnersdorf, et de la prise de Schweidnitz par Londhon. Mes ennemis étaient à la veille de jouir de leur triomphe, mais la fortune me devait ses faveurs; une paix heureuse fut conclue, et les maux de la guerre ont été bien vîte réparés. Le tems le plus satisfaisant pour moi, a été celui de la paix de 78. Cette fois, la guerre avait été entreprise pour la cause de la justice et de l'équité, la paix suivit de près, et le sang fut épargné. L'Allemagne a pu juger que la nouvelle puissance qui s'est élevée dans l'empire, assure son indépendance. Depuis lors ma vie a été douce et tranquille; j'ai cherché le bonheur de mes peuples autant que l'intérêt de l'état le comporte. J'aurais voulu rendre meilleure une administration qui n'est jamais sans défaut

Les finances sont un objet si délicat, qu'il est même dangereux d'en corriger les vices. Le crédit public et particulier ayant peu de ressort dans un état plus militaire que commerçant, les moyens les plus prompts sont ceux qui doivent être préférés pour entretenir les revenus de l'état. Ce serait un grand mal si la recette n'excédait pas toujours la dépense: c'est par cette raison que j'ai du quelques fois mettre en usage des moyens extraordinaires. J'ai employé des français dans ce département, comme plus habiles dans cette espèce de calcul; d'ailleurs il est plus sûr que des étrangers seront surveillés par des gens jaloux de leur emploi et de leur nation. Je suis fâché que M. Necker se soit refusé aux invitations que je lui ai fait faire : mon successeur pourra mieux que moi perfectionner cette partie; s'il n'a pas la même façon de penser que moi, il aura au moins le même but. J'ai bien moins cherché une vaine gloire, que l'établissement d'une puissance solide, qui put assurer la tranquillité et la prospé-

rité d'une nation, en faisant respecter ses souverains; ce sont-là les succès dont je jouis. J'ai peu connu les jouissances du commun des rois; la pompe des cours, le faste du trône, l'ennui de l'étiquette, l'orgueil du despotisme, ont été sans mérite pour moi. Ce n'est pas en voyant ramper que j'ai cru régner, ni en rendant le physique de la vie ennuyeux par des cérémonies, que je me suis apperçu que j'étais roi. Le moral et le physique ont été si singulièrement combinés dans mon existence, que je ne puis savoir ce que je dois à l'un ou à l'autre, la nature ne m'avait fait que pour être roi; je n'ai connu ni la cr.....d.... (*ici il y a trois mots effacés que l'on n'a pu lire*,) ni l'amitié, ni l'amour. J'ai estimé la valeur des hommes par l'utilité dont ils pouvaient être, et je n'ai mis de prix à leur mérite, que celui qui était nécessaire pour l'exciter. L'employer est la première récompense, et l'opinion est un grand moyen. Je n'ai mis ni magnificence ni prodigalité dans les bienfaits et dans les fa-

veurs, j'ai cherché que le bien être fut également répandu sur mes sujets, suivant leurs situations, leur sort et leur état. Je hais l'accumulation des richesses chez les particuliers, il est d'une bonne politique qu'elles se partagent. La force d'un état est dans le bien-être du peuple, et non dans les richesses entassées dans quelques villes, et chez des hommes opulens. Le peuple se laisse bien plus aisément retrancher son nécessaire, que les riches leur superflu. Enrichir la cour, c'est appauvrir les provinces. J'ai fait des mécontens autour de moi, je m'en suis consolé en pensant que le peuple le serait un peu moins. Un état est bientôt sans ressource lorsque le peuple est misérable. La force de la nation anglaise est dans la richesse de son peuple cultivateur et artisan ; le tourment de la France est dans la pauvreté du sien. Les richesses dans les mains du peuple, favorisent la population et procurent l'abondance ; c'est le sang dans les artères qui donne l'accroissement et la vigueur ; ailleurs, elles ne

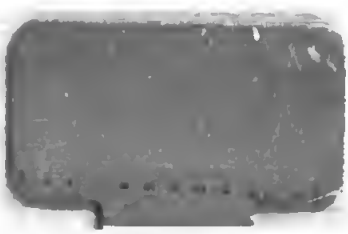
favorisent que le luxe, qui va toujours chercher ses objets au loin chez l'étranger. Appauvrir les peuples pour enrichir les courtisans et les partisans, c'est folie dans le gouvernement. Les nations qui font la guerre avec l'argent qu'elles empruntent, n'ont jamais la paix, elles ont toujours des dettes. A la guerre des voisins succède la guerre des créanciers, et le tourment du peuple ne cesse point : il est vrai qu'elles ont la ressource des banqueroutes, ce qui arrivera une fois immanquablement. Malgré des guerres meurtrières, j'ai la consolation d'avoir augmenté la population de mes états, comme je le vois par les derniers cadastres. La facilité dans les mariages et la liberté de conscience, y ont particulièrement contribué. Il est important cependant que la religion protestante soit toujours la dominante, et que les autres ne fassent pas trop de progrès : c'est celle qui convient le mieux à tous les gouvernemens. Son régime favorise le travail et la population : elle s'accommode mieux avec toutes les autres

sectes : ses ministres sont sans importance. Ils coûtent peu, et ils sont sans influence politique sur le peuple. Je ne comprends pas une nation qui laisse son clergé jouir d'un revenu immense, qui suffirait à l'entretien d'un royaume. Elle ne fait aucune réforme pendant qu'il s'en fait chez tous ses voisins : elles laisse enfouir les hommes et les richesses dans les couvents, pendant qu'elle a des dettes onéreuses, et que son peuple souffre. Un prélat, dont le revenu pourrait payer et entretenir un régiment, est une chose inconcevable pour moi. Aujourd'hui, craindre le pape, l'église et le clergé, c'est avoir peur des mouches à la fin de l'automne. On gémit sur le sort des nations qui sont avilies par la superstition et par l'ignorance. Les rois bigots, soumis aux prêtres et aux pratiques minutieuses de la dévotion, sont les vrais fléaux de Dieu. En jettant les yeux sur les nations de l'Europe, on pourrait demander si l'état où elles sont, est une suite du caractère de leurs rois ? On les en rend peut-être trop responsables ; les

nations ont aussi leurs caractères, et c'est trop peu de l'esprit et de la force d'un souverain élevé au milieu des cours et de la routine des abus, pour les changer. Placer le génie sur le trône est un travail pénible pour la nature, et il lui faut des siècles pour l'opérer. Je vois parmi mes contemporains, deux femmes au nombre de mes rivaux, et je suis forcé de les admirer. Marie-Thérèse a illustré son règne par des vertus et du courage. Catherine II, sortie d'une petite cour, a porté, sur le trône de Russie le génie de Pierre I, avec plus de conduite, plus d'habileté et plus d'humanité.

Heureux l'état qui trouve toujours de nouvelles ressources dans son sein, dont le premier ministre, en secondant les intentions de son maître, sait maintenir l'équilibre par-tout, et qui lutte habilement contre la variété des volontés, le goût du changement, et l'activité de l'intrigue. Un roi philosophe, un roi économe, rendra cette nation trop formidable. Aujourd'hui la paix est solidement établie, elle doit durer, et

ma mort, si elle arrive bientôt, ne doit apporter aucun changement à l'état de l'Europe: il est de l'intérêt de toutes les puissances de rester en paix. Je ne verrai plus de guerre, c'est assez de quatre dans une vie. Je voudrais en mourant, prendre congé de mes camarades les rois, ils m'aiment peu, mais ils doivent m'estimer. Je leur dirais ce que je pense, ce serait la vérité, ils pourraient l'entendre de ma bouche. Je les exhorterais à cette philosophie qui m'a été si utile, et qui peut seule apprendre à connaître la vérité et la bonne politique. L'intention de tous les souverains, est de rendre leurs peuples heureux; la routine, la pratique habituelle des cours, une fausse gloire en ordonnent autrement. Le poids du corps politique entraîne l'état de la nation : l'art est de trouver l'équilibre, c'est à quoi j'ai réfléchi; c'est à mon successeur à le maintenir.....

De l'Imprimerie de Rousseau, rue du Foin Saint-Jacques, No. 13.

VA 1 [illegible] 38125